
LES FACTEURS RURAUX

Voici venir le jour où le facteur, dit le *XIX^e Siècle*, vous apporte l'almanach traditionnel, et empoche la pièce ronde que vous lui donnez tous de bon cœur, et qu'il ajoute à ses maigres appointements.

Avez-vous jamais pensé au triste sort du facteur rural, à qui le jour de l'an n'apporte d'autres étrennes que de vigoureuses poignées de main, et parfois un verre de vin offert sur le pouce ? Le paysan n'est pas plus donneur que la fourmi n'est prêteuse, et les gens riches au premier janvier ne sont plus à la campagne. Les châteaux et villas sont dépeuplés de leurs hôtes.

Et savez-vous ce que gagne un facteur rural ?

Trente-deux sous par jour, et beaucoup d'entre eux sont forcés de faire leurs sept ou huit lieues entre cinq heures du matin et huit heures du soir. Ce n'est pas tout à fait cinq centimes par kilomètre ?

« Ah ! monsieur, m'écrivait l'un d'eux

l'autre jour, que le cantonnier est un heureux homme ! Au moins, lui, quand il pleut ou qu'il neige, il a un toit pour s'abriter ; il laisse passer la tourmente, en se chauffant les jambes à une bonne flambée. Et par les beaux jours d'été, même, quand le soleil darde ses rayons sur la route, il se repose, à son aise, sur le tas de pierres qu'il devrait casser. Vous n'ignorez pas le proverbe qui prétend que l'un des trésors qu'il y ait au monde, c'est la sueur du cantonnier.

« Mais, nous, pluie, neige ou soleil, vent ou grêle, il faut toujours marcher, comme le Juif-Errant. Le règlement est là qui nous talonne ; nous sommes obligés de rentrer à heure fixe, ou gare l'amende ! »

Ces plaintes sont assez fondées. Parmi ces humbles fonctionnaires, il y en a qui sont les héros obscurs du devoir. Tous les ans, les journaux racontent l'histoire de quelque facteur rural, pris dans la neige, égaré dans la montagne, et qu'on ne retrouve que quelques jours après, mort de froid dans une fondrière.

Il savait bien, en partant, à quels dangers il s'exposait. Il n'a pas reculé ; le point d'honneur professionnel paraît plus haut dans son âme que le sentiment du péril. Ce n'était pas assurément pour les trente-deux sous... mais tout Français a l'orgueil de son métier.

Trente-deux sous ! et ces braves gens portaient enfermées dans leurs boîtes des lettres chargées ; leur service n'est pas seulement pénible, il est encore délicat et méticuleux. Il faut que leur honnêteté inspire une entière confiance. Ils doivent avoir autant de probité dans l'âme que de vigueur dans les jambes.

Que de choses on demande à un homme pour trente-deux sous !

L'administration ne pourrait-elle aller jusqu'à la pièce de deux francs ?